

Nouvelles Thematiques Kaleidoscopiques De La Violence En Litterature Africaine : Etude Analytique Des Œuvres De Theo Ananissoh Et D'edem Awumey

Oguchi Uzoamaka Tessy

Department of Modern European Languages
Nnamdi Azikiwe University, Awka
ut.oguchi@unizik.edu.ng; uzopco@gmail.com

Résumé

La violence est une thématique de prédilection en littérature africaine et pour les écrivains africains, qu'ils soient de l'ancienne ou de la nouvelle génération. Par conséquent, cette communication ne cherchera pas à exhumer les débats morts et vivants sur la violence en littérature africaine. Au contraire, elle s'alignera sur la spécificité du rapport entre la violence et le discours social en vogue. L'objectif primordial est de voir l'évolution du discours social au sujet de la violence. Nous nous référerons à l'œuvre magistrale d'Angenot, Un état du discours social, qui fait encore autorité pour l'étude des rapports entre les évolutions sociales et la littérature et aux œuvres de Theo Ananissoh et d'Edem Awumey, comme étude de cas

Introduction

Angenot, dans *Un état du discours social*, définit de manière basique le discours social comme étant, tout ce qui se dit sur un sujet à une époque donnée, sans distinction de media. Il peut s'agir de la littérature, des traités de philosophie, d'anthropologie ou même des conversations courantes dans les cafés. Par son caractère global, il s'insinue et s'implante dans les habitudes de langage, dans les références communes parfois à l'insu de tous. Pour la violence et pour le compte de cette communication, nous nous alignons à la définition globale que donne Héritier à ce terme :

Appelons violence toute contrainte de nature physique ou psychique d'entraîner la terreur, le déplacement, le malheur, la souffrance ou la mort d'un être animé; tout acte d'intrusion qui a pour effet volontaire ou involontaire de la dépossession d'autrui. (cité par Bonnet 20).

Delas est de l'avis que la question de la violence a toujours été au centre de la fiction africaine : Du premier « véritable roman nègre », Batouala (1921) de Rene Maran, en passant par *Le Devoir de violence* (1968) de Yambo Ouologuem jusqu'aux « écrits du génocide rwandais », la violence apparaît comme un dénominateur commun à un grand nombre de romans (138-139). Cette question peut aussi s'expliquer, selon Ngalasso, par une conception de la littérature qui a tendance pendant longtemps à mettre l'accent, dans une perspective de témoignage et de dévoilement, sur la fonction référentielle (13-18).

En ce qui concerne Edem Awumey, Theo Ananissoh et leurs œuvres en étude, on remarque le passage du tout politique au tout social. Les romans se préoccupent plus des faits sociaux que des faits politiques. Omonzeje est de l'avis que la disparition de la politique du schéma de la violence permet donc aux auteurs, comme Awumey et Ananissoh, de déployer plus largement cette thématique et lui trouver des thèmes satellites qui témoignent de la mutation des sociétés africaines entre les années 1990 et à présent (42-65). C'est là ce que nous nommons dans le titre de notre communication comme « nouvelles thématiques kaléidoscopiques de la violence en littérature africaine ». Nous allons à présent brièvement étaler les thèmes satellites utilisés par Awumey et Ananissoh pour déployer la nouvelle thématique de la violence. Ce qu'ont en commun ces thèmes, c'est qu'ils témoignent tous de la mutation des sociétés africaines du moins depuis une trentaine d'années.

Violence Et Pauvrete

Dans les œuvres des auteurs africains d'aujourd'hui, d'après Chevrier, la politique est mise en marge de la violence et celle-ci est maintenant abordée par le truchement des différents maux qui rongent les sociétés : la misère, les dangers écologiques, l'ignorance, la décomposition du cercle familiale, l'insécurité, la marginalisation des femmes, etc. Point n'est alors besoin de représenter un quelconque bourreau, la description des victimes suffit à rendre compte de leur situation alarmante et de leur désarroi. La problématique de la misère, dont les représentations les plus courantes sont l'enfant squelettique accroché au sein flétri de sa mère ou encore des êtres totalement amaigri de sorte qu'il est possible de compter les os de la cage thoracique, devient le sujet de prédilection. Les cris qui s'élèvent sont ceux de la faim et la soif de la population qui croupi dans la misère (70-75). Nous observons alors, suivant cette mise au point de Chevrier, que l'absence de la thématique de la misère chez les écrivains de l'ancienne génération contraste avec sa présence dans les textes de ceux de la nouvelle génération comme Theo Ananissoh et Edem Awumey

Dans *Lisahohe* de Theo Ananissoh, Paul, le narrateur et personnage principal, dessine les oppositions qu'il rencontre. Il peint le délabrement des bâtisses et fait supposer que c'est plus la conséquence de l'incurie et de la

pauvreté que les choses qui se dégradent. En suivant le personnage dans ses pérégrinations urbaines, il se dégage un sentiment d'abandon, de fatigue, de lassitude et surtout d'une répartition inégale des ressources. Dans les quartiers qu'il nous décrit, on voit deux mondes que tout exclut. D'un côté, le quartier des Haoussa est présenté comme un réduit où s'entassent des malheureux, dans les maisons « brinquebalantes » ; une zone infra-urbaine avec les poubelles à ciel ouvert, les tout-à-la-rues et des maisons démunies:

Elle habitait dans le quartier haoussa ... Les ruelles imbibées des eaux de ménage serpentaient entre les cases branlantes comme autrefois; les riverains vivaient sous le regard des passants, et la nuit, l'animation se tenait autour des buvettes et des épiceries ... Je tournai un peu en rond. Dans l'obscurité des ruelles, je me perdis, etc.

Et la maison dans laquelle il pénètre est une case :

Elle m'invita à entrer dans une case qu'éclairait une lampe à pétrole. La pièce faisait une quinzaine de mètres carrés et divers objets - une machine à coudre portable, un panier de tissus, des casseroles posées par terre ... elle me proposa un tabouret et s'assit à même le sol - une mince couche de ciment fendille et troué (Lisahohe 72).

De l'autre côté, le narrateur laisse des descriptions qui contrastent avec celles du quartier des Haoussa en évoquant son passé et la maison de son père et en soulignant une bâtisse portant de «solides fondations et sa terrasse ornée de bougainvilliers ». Et si ces images appartiennent au passé, force est de constater que quinze ans plus tard, les choses n'ont toujours pas changé. La maison de Bagamo (le père du narrateur) montre le fossé qui sépare les nantis (qui sont au pouvoir) des pauvres. En arrivant chez son père, Paul constate effectivement que «les lieux n'avaient pas changé par rapport à son souvenir» et que « c'était toujours aussi beau » (Lisahohe 121).

Edem Awumey n'est pas en reste. Les deux de ses romans présentent des rapprochements entre la victime et le pauvre qui sont en réalité les deux faces d'une même réalité. Qu'ils partagent les mêmes espaces comme nous l'avons vu ci-haut, ou le même quotidien (la vie dans le quartier du port dans *Port-Melo*, ils sont tous dans une même et unique catégorie sociale et narratologique.

Chevrier, dans « Des formes variées du discours rebelle » observe que le passage de la politique au social se répercute sur les victimes qui ne sont plus uniquement des opposants ou des activistes mais aussi, dans une vision plus large, les parias, les marginaux et toutes les catégories sociales de seconde zone (64-70). Ainsi notre lecture des oeuvres d'Awumey montre que ses romans sont particulièrement remarquables par leur capacité à mettre en lumière cette vie des bas-fonds. Ces deux textes nous plongent au cœur même de la vie tumultueuse de ceux n'espérant plus en rien et qui sont à la recherche de signes pour des lendemains meilleurs. Chevrier constate que c'est là que l'on vit le désengagement de l'Etat et de la politique, laissant le champ libre à d'autres formes de discours autoritaires qui disent un autre espoir (64-70). Le deuxième roman d'Awumey, *Rose deluge*, renforce un peu plus cette idée. L'on peut y assister, à l'instar de ce qu'Edgar Fall, le narrateur du *Port mélo*, décrit dans le port, à l'explosion d'un discours religieux, radical. Des fanatiques de tous bords, profitant notamment de ce besoin d'espoir viennent vendre la libération prochaine. En effet dans les quartiers mal lotis où grandissent des générations entières de familles et où les contes destinés à rassurer les enfants ont fini par s'imposer comme de vérités immuables, de bouche à oreille, une intenable rumeur raconte la venue prochaine d'un bateau, le butterfly qui viendrait des Etats-Unis pour sauver la ville de l'invasion des eaux. Entre espérance et naïveté, les habitants de Lome, abandonnés à leur triste sort sont les proies des sectes et des gourous. Un sombre pasteur Salem et son groupe des frères bâtisseurs ont réussi à donner l'illusion d'un espoir à une foule de suiveurs pauvres et marginaux. Sambo parle des processions : Des désespérés y croyaient dur comme le roc, et, tous les jours, ils chantaient, ils gueulaient des suppliques face à la marée montante, troupeau de glandeurs, de frustrés, de revanchards, d'illuminés, de voyous, de parasites noyant leur ennui dans ce qu'ils appelaient la prière, un rituel d'automutilation des plus sanglants. Ils se disaient investis d'une mission sacrée, on pouvait voir le pasteur Salem arpenter les rues de la ville avec des jumelles, instrument avec lequel il surveillait le large (*Rose deluge*, 46).

Odile, dans « Villes africaines et écritures de la violence », référant à ces romans observe que ce passage, par le trouble qu'il instaure, notamment dans la manière de désigner ce groupe de fanatiques (d'abord pathétiques, puis révoltés, puis menaçants, enfin condamnant), laisse penser qu'il s'agit non seulement de proies faciles, mais aussi des personnes qui n'ont littéralement pas d'autres choix. Ce sont les êtres à bout de souffle et d'effort, pris dans une telle nécessité qu'ils ne peuvent que se confier à la bonté du destin (20). Nous assistons-là à l'arrivée de l'homme veule, le parfait désabusé qui ne se bat plus que pour survivre. Le roman de la violence, en associant violence et pauvreté, pénètre plus avant dans l'univers déjà tracé du désenchantement.

Et on constate alors que la pauvreté qui est dans un premier temps, le sous-thème de la violence, la supplante parfois et dans une relative autonomie, remodèle la trame du récit. Elle réinvestit donc les espaces de violence (les bas-fonds, les cités pauvres insalubres, etc.), elle recrée ses propres archétypes de personnages parmi lesquels le

tandem, mère-enfant. La femme seule et son enfant sont donc devenus en quelque sorte, la nouvelle image de la misère. Et à ce niveau, les romans plus récents sont en rupture avec les productions des écrivains d'avant-garde. Nous n'insisterons pas non plus sur les effets contraires, l'enrichissement par voie de corruption, l'étalage inconsidéré de l'opulence par les détenteurs du pouvoir politique, tous des corollaires à la thématique de la pauvreté. Il semble cependant utile de revenir sur la conséquence de cette soudaine pauvreté, le besoin d'en échapper par tous les moyens. D'où la thématique de l'immigration, autre sous thème, visage actualisé de la violence.

Violence Et Immigration

Contrairement au discours critique en vogue, le thème de l'immigration n'était pas si nouveau en littérature africaine et que des textes fondamentaux comme celui de Mongo-Mboussa, avaient déjà tracé le chemin depuis l'époque coloniale. Sans infirmer cette assertion, il faudrait néanmoins lui apporter une nuance. L'immigration dont il est question dans les romans des écrivains d'avant-garde comme Ake Loba, Camara Laye, Bernard Dadie ou Yambo Oulougouem n'a rien de commun avec celle présente dans les textes d'auteurs contemporains. Cette dernière doit être directement mise en relation avec la misère et la violence dont elle est avant tout une conséquence.

Les premiers immigrés, selon Boni, dans « Violences familiales dans les littératures francophones du Sud », ne sont ni des êtres en fuite en totale perdition, ni d'obscurs clandestins qui tentent de quitter leur pays par tous les moyens. L'immigré en situation irrégulière est une topique relativement nouvelle qui succède aux vagues de masses travailleuses employées dans les ports (*Docker noir*), dans les usines d'automobile, mais aussi ceux qui partent par le canal des systèmes de boursiers que les gouvernements européens accordent aux jeunes africains prometteurs ou, une dernière catégories, les employés de maisons que les coloniaux ramènent à l'issue de leur mission sur le continent. En bref, il est question d'un flux migratoire plus ou moins régulé, s'effectuant dans une certaine légalité (110-115). Le roman d'Edem qui a le mérite d'explorer plusieurs visages de l'immigration revient notamment sur les premières vagues de départ à l'aventure sur les bateaux qui reliaient l'Afrique à l'Europe. Imaginant les déplacements de son père, le jeune Askia essaye de retracer son itinéraire de son père parti du port de Lomé jusqu'à Paris. Edem Awumey évoque dans les *Pieds sales* cette ancienne logique de déplacement entre les ports africains et ensuite Marseille et puis enfin Paris destination finale des centaines d'immigrés. Askia garde en mémoire les paroles de sa mère qui voyait, alors qu'il était encore tout jeune : Des rafiotiers qui faisaient fréquemment le trajet entre le golfe de Guinée et les Bords de la Méditerranée. Il y avait des départs d'hommes vers Marseille sur ces bateaux de pêche où ils arrivaient à se faire embaucher, les capitaines trop contents d'user du service de ces gaillards aux muscles lourds, moussaillons sur le tard qui pouvaient nous remonter un filet en un tour de manivelle, porter les grosses prises à ranger dans les congélateurs et écailler les plus petites pour le diner de l'équipage. Car les gaillards servaient d'hommes à tout faire, véritables polyvalents du large: cuisiniers, aides-mécaniciens, soudeurs, garçons d'entretien et quelquefois plus. Parfois amants de ces hommes de la mer qui se soulageaient dans leurs chairs fermes et lisses. Oui, Sidi avait pu rejoindre Marseille par la voie qu'on pouvait imaginer, cheminement logique depuis les Ports de Lomé, Lagos, Cotonou vers le sud français (*Les pieds sales* 27-28).

Le Paris que nous dévoile Edem est rempli de ces êtres qui par aventure, par esprit de découverte ou par loisir ont choisi de s'en aller hors des limites de leur pays. Eux pour qui les rêves se sont brisés, comme Ali qui grille désormais les marrons après avoir renoncé à son désir de faire connaître en France la poésie d'Abu Nuwas. Ses ambitions ont été refroidies par la *Beat generation*, l'ogre qui a avalé les mots du poète de la transgression. En effet, la France dans laquelle Arrive Ali, celle de soixante-huit, est beaucoup plus sensible à une « autre musique et aux nouveaux mots, au rock et aux poèmes d'Allen Ginsberg » (*Les pieds sales* 124). Tous types de destins se croisent dans la ville étrangement silencieuse et parmi eux, « les pieds sales », la catégorie particulière de ceux qui fuient la violence sous sa forme directe, ou sous forme de pauvreté et de misère. Sidi était dans cette dernière catégorie, comme son fils après lui. C'est le départ impérieux qui ne souffre aucune contradiction que les auteurs contemporains présentent.

Nahm, le reclus de *Lisahohe* est mis dans l'obligation de s'en aller, quitte à traverser des zones en tension. Il ne veut que s'échapper et traverser la frontière pour réfléchir à ce qu'il convient de faire. Sa détermination n'est tempérée que par les réserves de son ami Paul. Dans le passage ci-dessous, il explique son projet de fuite à son ami. Ses paroles sont entrecoupées d'une narration qui présente l'état des contrées qu'il serait obligé de traverser : Il y a une piste qui mène à la frontière. Une fois de l'autre côté, je verrai. » Au-delà de la frontière, c'était le pays bien minuscule et à vau-l'eau. Encore au-delà, c'était un autre où sévissait la guerre civile. Le pays anglophone, à l'ouest, était plus éloigné: il lui faudrait faire un détour de plusieurs centaines de kilomètres. Là où j'aimerais bien aller, c'est l'Afrique du Sud, dit-il. L'Afrique australe d'une manière générale (*Lisahohe* 115-116).

Nous entrevoyons ici le leitmotiv d'Edgar Fall, « partir pour se réaliser ». Une injonction au départ qui n'est pas dû qu'à l'envie d'aller découvrir un autre monde, elle vient plutôt de l'impossibilité de vivre dignement. La situation ne laisse présager aucune amélioration, tous les horizons semblent clos. Ce départ qui est en vérité une fuite, permet d'échapper à la précarité actuelle dans l'espoir de la dépasser ailleurs.

Les violences ayant pris plusieurs formes deviennent indétectables dans les récits et même dans les sociétés qui inspirent ces récits. Les nouvelles configurations excluent de la représentation les éléments canoniques d'une situation de violence tout en étant au cœur d'un dispositif encore plus contraignant, une prison intérieure qui établit une distance entre le lecteur et le personnage.

Violence Et Conditions Des Femmes

D'après Asaah, dans « Satire, desordre, folie et regenerescence : lecture de quelques romans africains », pour les écritures de la violence, la présence du féminin se révèle être un important baromètre. D'une part, elle permet d'évaluer le niveau de violence dans une société mais également de comprendre l'évolution du discours social. Comme pour la pauvreté ou l'immigration, le passage par le personnage féminin permet aux écrivains de s'éloigner de la thématique de la violence tout en y restant attachés. Adebayo, dans *The Nature and Functions of Literature: The Comparatist's Perspective* que « les conditions de vie des femmes éclairent, par détour, l'écriture de la violence. Cela est d'autant plus vrai qu'à chaque fois que le roman met en présence deux victimes, un homme et une femme, c'est la souffrance de cette dernière qui surplombe » (notre traduction).

Dans les romans d'Edem Awumey nous trouvons fréquemment les victimes des deux sexes, liées entre eux par des relations vaguement amoureuses. A chaque fois, nous y avons une sorte de concurrence de maux. Sur ce terrain, c'est le mal qui s'abat sur la femme qui semble être le plus terrible. Le destin de Nonie (surnommée Josephine) est plus effroyable que celui de Melo; Olia est plus marquée par ses errances que le jeune Askia et Louise Herbert traîne des fardeaux apparemment plus lourds que ceux de Sambo. La féminisation contribue à décupler les souffrances. La condition commune de « pieds sales » ne fonctionne pas de la même manière s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. La lettre qu'Olia laisse à son ami avant de disparaître met le doigt sur l'absurde et indémêlable situation d'éternel migrant. Mais il y a une sorte de sensibilité féminine qui rend son existence plus tragique. La scénographie qui mène à la découverte du contenu de la lettre est bien significative. Le héros prend connaissance des mots de son amie alors qu'il est poursuivi par des skinheads. La lecture de la lettre est l'acte final d'une vie et se confond à la propre fuite du héros. La lettre vient interrompre, peut-être momentanément, le projet de suicide qu'Askia nourrissait. Nous pouvons même dire qu'elle le dégage en quelque sorte de l'emprise de la mort. Pour un instant ce héros qui cherchait à en finir avec la vie, se remet à y croire. Si nous admettons que l'idée même du suicide provient non pas d'un enfermement mais bien plus de la croyance assez folle, d'avoir tout connu et d'avoir tout traversé sans succès, on peut alors dégager que cette lettre représente pour le héros, une ouverture vers de nouvelles perspectives. Elle fait passer le suicide de son narcissisme primaire, ne considérant que sa propre existence morne et médiocre, vers la conviction que d'autres êtres connaissent une douleur plus grande, des tourments plus importants. Tout le cheminement du personnage d'Edem tient en cela. Il sillonne dans les rues de Paris avec l'espoir de se transformer en pierre, de se libérer enfin des attaches familiales et de la généalogie ; de se défaire : Ne pas rester un personnage, l'Abouneke avec un fil qui vous retient à une généalogie. Devenir autre chose, une image froide, une statue, pourquoi pas, figée dans le monde de la pierre. Et lorsqu'il marchait dans les rues de Paris, il faisait le geste biblique ; il se retournait on espérant être transformé en pierre (*Les pieds sales* 130).

Finalement, en reprenant la parole, la victime silencieuse qu'a été Olia permet à Askia de se rendre compte des limites de ses propres errements et de placer ses tourments en dessous des souffrances sourdes de la jeune femme d'autant plus qu'elle lui apporte dans la lettre la délivrance qu'il recherchait. Les mots d'Olia le libèrent de la mémoire de son père, de laquelle il cherchait à se dégager par la mort. Le retournement qui s'opère ici tient à la découverte de l'image du père, irrémédiablement « disloquée », « cassée » et qu'en réalité, il n'y plus d'attache possible entre le fils et le père. Toute la souffrance d'Olia était contenue dans mutisme, dans cette souffrance sourde.

Conclusion

En définitive, dans la recomposition du schéma de violence et dans l'implication de nouvelles figures, les auteurs, tout en restant dans la ligne droite d'une représentation traditionnelle, entendent marquer plus durablement la différence de traitement par rapport au genre. Mais tout en accentuant la part de victimisation, il y a également des représentations moins caricaturales qui, sous couvert de soumission et de docilité, mettent en oeuvre une autre image de la femme qui, reste, un élément très important dans les écritures de violence.

OEUVRES EN ETUDE

Ananissoh, Theo

Lisahohé (2005)

Un reptile par habitant (2007)

Awumey, Edem

Port-mélo (2007)

Les pieds sales (2009).

OEUVRES CITEES

Adebayo, Aduke G. *The Nature and Functions of Literature: The Comparatist's Perspective: An Inaugural Lecture*, 2010, Ibadan: University of Ibadan Press, 2010.

Angenot, Fédérique. *Un état du discours social*, Paris : Aubier, 2010,

Asaah, Augustin, « Satire, desordre, folie et regenerescence : lecture de quelques romans africains », *Presence francophone*, n° 64, 2015, pp. 132-150.

Boni, Tanella. « Violences familiares dans les litteratures francophones du Sud », *Notre Librairie*, n° 148, pp.110-115.

Chevrier, Jacques. « Des formes variees du discours rebelle », *Notre Librairie*, N° 148, 2009, PP. 64-70.

..... « Une ecriture nouvelle » *Notre Librairie* 60(2011) : 70-75.

Delas, Daniel. « Ecrits du genocide rwandais », *Notre Librairie*, n° 138-139, pp. 20- 29.

Héritier, F. « Reflexions pour nourrir la reflexion », *De la violence*, tome 1, Paris : Seuil, 2011.

Makouta, Mboukou. *Introduction à la litterature noire* Yaoundé : CLE, 2010

Ngalasso, Mwatha Musanji. « Langage et violence dans la litterature africaine ecrie en francais », *Notre Librairie*, n° 148, 2012, pp. 72-79.

Odile Jacob. citee par Bonnet Véronique, « Villes africaines et ecritures de la violence », *Notre Librairie*, n°148, p. 20.

Omonzejie, Eunice E. «Regard sur la societe africaine contemporaine: de la fiction à la critique d'une culture de violence», *Revue d'etudes francaises appliquees (REFRA): Revue internationale de recherche publiee par le Centre Universitaire de Recherche et d'Etudes des langues (CUREL)* 1. 3(2009) : 42-65.